

## Entretien avec Marie Vaudescal

### Des maux et des lettres \*

*Sophie Pinot* : J'ai le plaisir de vous présenter Marie Vaudescal, auteur jeunesse qui nous fait le plaisir de nous parler de son travail. Vous êtes notamment l'auteur de *Princesses, dragons et autres salades*, et de *Trois princesses et patati et patata*, publiés chez Gallimard, ainsi que de plusieurs ouvrages publiés chez Bayard.

*Marie Vaudescal* : J'ai commencé à écrire au cours de ma dernière année d'études, il y a huit ans de cela. Alors que le moment était enfin venu pour moi de faire un pas vers l'extérieur, de m'élancer dans ce monde « d'adultes » qui vit, qui bouge, qui va et qui vient, qui gagne de l'argent et construit des maisons, qui fonde des familles et supporte un patron, j'ai refermé la porte, fait claquer les verrous, j'ai pris l'escalier en colimaçon et me suis réfugiée dans l'inaccessible tour, celle que l'auteur partage avec la princesse éplorée qui attend son heure. Là, je me suis mise à écrire, non pas pour ce monde dont je n'avais pas voulu, mais pour l'enfant, que je n'étais plus. En y réfléchissant, ce n'était pas ma première tentative d'écriture, j'avais déjà rencontré cette frénésie à l'adolescence. Pour moi, l'écriture a été une main qui a accompagné les passages difficiles. Une main qui vous fait décrire de sacrés détours.

Mais le décor est planté. La tour, les verrous : l'écriture me procure avant tout un endroit suffisamment lointain où me réfugier, une sorte de *second life* dans laquelle je choisis tout et où je suis aussi bien le jour, la nuit, l'herbe qui pousse, l'arbre qui dort, le vieillard qui marche, l'enfant qui se réveille. Alors c'est un refuge, oui, mais c'est aussi une façon de garder toutes les voies ouvertes, de se laisser le

\* Cette intervention et l'échange qui a suivi ont eu lieu le 25 septembre 2010 à Tarbes lors de la rencontre « Des maux et des lettres » organisée par le pôle 8 de l'EPFCL.

choix d'aller dans toutes les directions. En tant qu'auteur, j'ai le droit et le devoir de m'intéresser à tout.

Finalement, qui peut prévoir le destin d'une carrière d'écrivain ? Certainement pas lui, tant il peine à comprendre ce qui l'anime. Personnellement, je ne suis jamais certaine de parvenir jusqu'au second chapitre d'une histoire. Et lorsque je me mets à écrire, c'est toujours avec la peur au ventre. La peur et l'envie. Ce travail repose sur une matière trop instable : l'émotion, l'imaginaire, qui peut prétendre maîtriser cela ? Arriverai-je au bout ? Et dans quel état ? C'est un peu comme si c'était tous les jours mon premier jour dans une nouvelle entreprise. À une époque, j'ai beaucoup regardé le travail des ouvriers sur un chantier, en face de chez moi. Ils creusaient les soubassements d'un immeuble avec des machines impressionnantes. Ils avaient l'air affairés et plutôt joyeux et je me disais que j'aurais voulu que ce soit aussi simple pour moi. Creuser dans la terre, être satisfaite de mon travail. C'est tout. Pouvoir revenir le lendemain avec la certitude de maîtriser quelque chose. C'est l'une des nombreuses ambiguïtés du fait d'écrire : vouloir tout maîtriser uni à la conviction de ne pas maîtriser grand chose. Heureusement les choses s'écrivent, presque malgré moi.

Mes idées, elles me viennent sous la douche, ou dans mon lit, le matin, très tôt, quand je ne suis pas obligée de sauter dans mes bottes pour préparer un chocolat ou mettre mon fils sur le pot. Lorsque mon corps est protégé, tranquille, immobile, les idées, les dialogues, tout cela afflue. Je peux rester très longtemps complètement inerte, à piocher mentalement dans le sac que je remplis au quotidien, au hasard de ce que je vois et rencontre. Tout est bon. Tout peut devenir matière. Une situation infecte peut devenir infiniment drôle une fois sortie de son contexte. Une personne absolument imbuvable dans la vie me servira à créer un méchant crédible, et ce que j'ai vu de beau, je pourrai le revivre, et ce que j'ai vu d'étrange, je pourrai lui inventer des raisons.

Mélanger le méchant, l'étrange et le beau, convoquer des sons, des odeurs, du chaud, du froid, des sentiments, de la lumière, faire une grande cuisine et la servir sur un livre tout chaud. Écrire, pour moi, c'est un peu ça : changer les personnes de contexte, changer leur aspect, changer la donne, mélanger, ausculter, regarder ce qui reste

et ce qui se crée. Du reste, parfois, et même souvent, le personnage détestable, c'est moi. Je pioche dans mes propres faiblesses, dans mes mesquineries, dans mes traumatismes, mes contradictions. Je me moque beaucoup de moi. Je transforme, je réinterprète et cela me permet de digérer ce que je vis. Plus ça va, et plus je réalise que j'ai besoin de transformer les choses en fiction pour accepter d'y avoir accès, parvenir à les comprendre et m'en distancer. J'ai besoin du fameux « Il était une fois ».

Écrire dans le dessein d'être publiée, c'est accepter d'écrire avec des contraintes. Une sorte de course, comme dans les kermesses, où on a le pied lié à celui d'un autre. Pour quelle raison accepter de s'embarrasser de cela ? Mais pour être lue ! Pas seulement par sa mère. Mais chercher des témoins, toujours plus nombreux, de son existence. Si l'écriture correspond pour moi à un retrait du monde social, retrait avant tout physique, parallèlement à cela, une nécessité nouvelle émerge : celle de revenir, d'être présente, sous la forme de livre. Un livre qui porte mon nom, comme je le porte, et qui serait ma seule partie visible : mon ambassadeur. Et puis lui, le livre, le porte-parole, il ne risque pas de fondre d'angoisse, d'avoir les mains qui tremblent, la voix qui se dérobe. Il reste juste impeccable, dans son costume de livre, et je l'en remercie.

Sauf que... si mon ambassadeur peut entrer chez vous, vous, par contre, ne pouvez entrer chez moi. Je peux donc vous faire rire, et peut-être voyager, mais c'est à sens unique. Et si je ne vois pas mes lecteurs jeter mes pages au feu, je ne les vois pas non plus se réjouir de ce qu'ils lisent, en parler... Alors, oui, je suis protégée, mais si je ne descends jamais de la tour, les lecteurs sont aussi fictifs que les personnages que j'invente. De la souffrance émane de cette situation au goût d'inachevé.

Pour finir, je voudrais dire un mot sur mes lecteurs privilégiés : les enfants. Pourquoi eux ? Michel Tournier a écrit : « Pour un enfant, un livre qui se termine mal, c'est un livre qui ne se termine pas du tout. » J'aime beaucoup cette parole. En tant qu'auteur pour la jeunesse, je me fais un devoir de redresser les situations, de punir les méchants, de sauver les gentils, de rendre forts les tout-petits. J'ai envie de leur proposer et de me proposer une porte ouverte sur un monde où les choses sont tendres, simples, drôles. Pas Hiroshima en

fait ! Un monde ou presque tout a un sens, et où ce qui n'en a pas n'existe que pour nous amuser.

À la fac, un de mes profs disait : « Par essence, tout écrit se destine à être lu. » C'est peut-être ce qui relie les différents types d'écrivains : auteur de fictions, auteur de confidences, biographe, poète, *blogger*, nous travaillons l'intime, de plus ou moins loin. Et dans un avenir plus ou moins proche, par les autres, ou par nous-mêmes, nous désirons être lus.

Écrire, c'est tracer une émotion, lui fournir un aspect tangible. Être lu, c'est la dire.

*Sophie Pinot* : Merci ! J'ai eu la chance de pouvoir vous rencontrer à plusieurs reprises pour préparer ce moment et ce que vous avez dit là est également ce que l'on retrouve dans les interventions aujourd'hui ; l'écriture peut être une solution, une façon de traiter les maux et de s'expliquer le monde, un refuge aussi, vous l'avez dit. Mais un refuge qui peut être compliqué puisqu'il pourrait faire obstacle à la rencontre avec les lecteurs et justement vous avez insisté sur l'importance de pouvoir être publiée, lue et donc choisie, comme vous avez pu me le dire. Merci donc doublement d'accepter de sortir de votre refuge et de vous exposer. Une première question quant à ce travail d'écriture : quelle différence faites-vous, s'il y en a une, entre votre métier d'auteur jeunesse et ce travail que vous avez fait pour aujourd'hui ?

*Marie Vaudesca* : Au niveau de la préécriture, car tout se fait quasiment avant de poser les mots, cela a été aussi horrible que pour écrire un livre ! J'ai tourné autour du pot pendant très longtemps, avec en arrière-plan cette angoisse du blanc ! L'angoisse de ce que je vais mettre et de comment ça va me venir ! Il y a un vide énorme à enjamber au moment où on se met à écrire. Et après avoir écrit cette présentation, je me suis dit, je ne sais pas pourquoi, que je ne parlerai plus de moi, que je n'écrirai plus sur moi. Pourtant, je n'ai pas fait le tour de la question. Mais c'est drôlement dur quand même. Cela va paraître un peu bête de dire ça comme cela, mais c'est moins joli d'écrire sur soi que d'écrire une histoire !

*Sophie Pinot* : Vous m'avez eu dit qu'« écrire c'est l'horreur et ne pas écrire c'est la terreur ». Il me semble que c'est aussi une dimension qui était présente dans les exposés que nous avons entendus ; écrire, c'est quelque chose de difficile qui peut néanmoins aider.

*Marie Vaudesca* : Cette phrase est d'Arthur Adamov. Elle a résonné très fort en moi lorsque je l'ai entendue. Écrire, créer quelque chose à partir de rien, c'est très angoissant, et ne pas le faire, quand on a pris le parti de s'investir là-dedans, c'est encore plus angoissant. Ce serait ne pas faire son travail.

*Marie-José Latour* : Je voudrais dire que les dernières phrases de votre présentation pourraient laisser entendre que vos textes sont « à l'eau de rose », un peu mièvres, or cela ne rend pas compte de la teneur de vos histoires, qui mettent en scène la perte, le manque, le ratage.

*Marie Vaudesca* : Je n'ai pas été dans la nuance avec mon « punir les méchants et sauver les gentils », mais ce qui caractérise, pour moi, l'écriture de jeunesse, quel que soit le point d'où l'on part, quelles que soient les difficultés que l'on choisit de mettre en scène dans une histoire, c'est que le texte tend vers quelque chose d'un peu lumineux, même si l'on est dans quelque chose de très sombre au départ. Voilà, je nuance un peu !

*Sophie Pinot* : Pour terminer, vous voulez bien nous lire un petit passage de votre dernier livre qui vient d'être publié chez Gallimard : *Trois princesses et patati et patata* <sup>1</sup>.

*Marie Vaudesca* : Pour vous mettre dans le contexte, c'est l'histoire de trois princesses qui partent sauver un prince qui s'est fait kidnapper. À un moment donné, elles ont recours à la technologie pour s'en sortir, car elles sont trois, mais pas trop costaudes. Par chance, il y a une boutique dans le village paumé où est emprisonné le prince. Cette boutique s'appelle « Le Heaume Actuel ». Il y a là tout un tas de gadgets, d'attrape-nigauds en vente dans ce Heaume Actuel, que

1. M. Vaudesca, *Trois princesses et patati et patata*, Paris, Gallimard, coll. « Folio cadet », 2010.

je me suis bien amusée à dépeindre. Voilà la publicité pour l'un de ces attrape-nigauds. Elle se trouve à la fin du livre :

« Note spéciale d'Agylus Verivelus  
responsable concept chez *l'Heaume Actuel*.

Comment ça marche un serre-tête-à-cornes-dérouteur-de-migraine ? Ne vous y trompez pas, même si elles rehaussent avantageusement la silhouette, les cornes du serre-tête-à-cornes ne sont pas simple appareil. Elles sont, et c'est bien là tout le chic, le nœud du dispositif. En effet, érigées en direction du ciel, les cornes agissent telles deux antennes captant l'électricité statique naturellement présente dans notre environnement ; électricité immédiatement stockée à la base des cornes et redistribuée dans le crâne du client par l'intermédiaire du serre-tête.

Phase 1 : la migraine s'intensifie jusqu'à devenir insupportable.

Phase 2 : quand on a vraiment trop mal, on ôte le serre-tête, et ce geste a pour effet de procurer un tel soulagement, que la migraine du départ devient une belle rigolade. On dit alors qu'on a "dérouté la migraine".

À vos piécettes ! »